

POLAR

KRIS  
NELSCOTT



# Les faiseurs d'anges

traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Serisier

 **l'aube**  
NOIRE



## LES FAISEURS D'ANGES

La collection *l'Aube noire poche*  
est dirigée par Manon Viard

Titre original : *Stone Cribs*

© Kristine K. Rusch, 2004

© Kristine K. Rusch, 2019

© Éditions de l'Aube, 2007  
pour la traduction française,  
et 2019 pour la présente édition  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-3148-9

Kris Nelscott

## **Les faiseurs d'anges**

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Sérurier

*éditions de l'aube*

DE LA MÊME AUTEURE

*Dans la même série, chez le même éditeur*

LA ROUTE DE TOUS LES DANGERS, 2018

À COUPER AU COUTEAU, 2018

BLANC SUR NOIR, 2018

« À l'évidence, nos enfants méritent mieux  
que ce que nous leur offrons. »

Doris E. SUNDERS, éditorialiste,  
*Chicago Daily Defender*, 11 mars 1969.





Le vent venant du lac Michigan s'engouffrait dans les rues vides du Loop<sup>1</sup>. La douceur de l'après-midi s'était depuis longtemps évanouie et avait cédé la place à la fraîcheur de la nuit en ce début de printemps.

Laura Hathaway et moi quittâmes le Sherman House Hotel pour nous retrouver au milieu d'une foule de gens, discutant et riant. Ils parlaient du concert d'Ella Fitzgerald et semblaient se moquer de la raison qui nous avait tous réunis pour ce gala de charité.

Le concert avait été donné au profit du nouveau comité de l'Illinois Children's Home and Aid Society, le Comité pour l'adoption des bébés de couleur. Ce genre d'événements avait toujours pour effet de me bouleverser. Écouter les malheurs de tous ces gens – de tous ces enfants – me

---

1. Quartier que les habitants de Chicago considèrent comme le centre historique de la ville. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

donnait envie de les aider, tous autant qu'ils étaient. Je devais sans doute être le seul pour qui cette aide ne devait pas se résumer à traiter leurs problèmes en leur donnant de l'argent. Malheureusement, je ne voyais pas de solution pour tous ces orphelins et tous ces enfants abandonnés, en tout cas pas de solution acceptable.

Apparemment, les quatre cent quatre-vingt-dix-neuf autres convives ne se sentaient pas plus à l'aise que moi. Le concert et le dîner avaient permis de récolter un peu plus de quinze mille dollars grâce à la vente des billets d'entrée et aux dons, mais aucune des conversations ne faisait mention de ce profit, non plus que des enfants.

Et nous, pas plus. Laura et moi restâmes silencieux en descendant les marches jusqu'au trottoir. Obéissant à une vieille habitude, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, mais le Loop ne m'inspirait plus le même sentiment d'inquiétude qu'autrefois. Tous les gens qui m'entouraient, à l'exception de Laura, étaient noirs. Pour la première fois, je me sentais chez moi dans cette partie de la ville.

Je passai mon bras autour des épaules de Laura pour la protéger du froid. Elle se raidit, évitant de se blottir contre moi comme elle le faisait d'habitude lorsque nous étions seuls.

Je ne savais pas si elle réagissait de la sorte parce que nous nous trouvions en public ou à cause du concert de charité. Nous évitions d'avoir des contacts physiques

lorsque nous étions en présence d'autres personnes – tout bêtement parce que cela provoquait trop de problèmes –, mais, ici, je ne me sentais pas vraiment en public.

Peut-être que, pour Laura, c'était le contraire. Ou encore était-elle toujours vexée par les réactions qu'elle avait suscitées dans l'hôtel. Au cours du dîner, elle avait été elle-même, et cela m'avait mis dans une situation embarrassante. Elle avait perçu mon trouble. Et pourtant, je n'étais pas certain qu'elle avait compris ce qu'elle avait fait de travers.

Elle semblait fragile à côté de moi, bien que ce ne fût absolument pas le cas. Elle portait ses cheveux blonds relevés, ce qui la grandissait. Avec ses talons hauts et sa coiffure compliquée, elle paraissait presque aussi grande que moi. Bien que, pieds nus, elle fût très loin d'atteindre mon mètre quatre-vingt-quatre.

La lumière des lampadaires se reflétait sur sa peau blanche. Les traits de son visage, rendus plus pâles encore par le maquillage, dessinaient une moue contrariée.

Une dizaine de taxis, certains de trouver des clients en ce dimanche de Pâques, s'alignaient devant l'entrée du Sherman House sur Clark Street. Des convives, souvent ivres, se mettaient à rire chaque fois que le portier sifflait pour faire signe au véhicule suivant de s'avancer.

Nous marchâmes jusqu'à notre voiture. Laura s'était garée près de la synagogue du Loop. On pouvait

distinguer la sculpture de Hands Of Peace<sup>1</sup> sur la façade du bâtiment. Des « mains secourables », ce qui me sembla un signe approprié ; je faillis faire part de ma réflexion à Laura. Mais un nouveau coup d'œil à l'expression qui animait son visage me convainquit de garder le silence.

Sa Mercedes 280 SL était le seul véhicule garé dans ce pâté de maisons. On aurait dit que les Mains de la paix se tendaient vers lui.

Cette partie de la rue était vide. Les autres convives avaient disparu, et Laura et moi étions seuls.

Tout à coup, je ne me sentis plus en sécurité. Ce vide me rendait nerveux, d'autant plus que nous étions en tenue de soirée. Je portais un nouveau costume, fait sur mesure, et un manteau comme j'avais cru jusque-là qu'on n'en voyait que dans les films. Laura était vêtue d'un tailleur-pantalon bleu scintillant qui ressemblait carrément à une robe de bal quand elle se tenait immobile. Elle portait des chaussures ouvertes. Elle devait avoir froid aux pieds, maintenant que nous nous trouvions dehors.

Dans le lointain, nous percevions le bruit de portières de voitures qui claquaient, des klaxons de taxis et des conversations. Des gens qui se saluaient et se souhaitaient de joyeuses Pâques. Un type, visiblement éméché,

---

1. Les Mains de la paix : association de jeunes préconisant la coexistence pacifique entre juifs et Arabes.

chanta les premières paroles de *Between the Devil and the Deep Blue Sea*, puis une femme enchaîna avec le couplet suivant, la voix un peu plus assurée. Mais aucun des deux ne pouvait rivaliser avec Ella Fitzgerald.

Elle avait fait la soirée à elle seule. La piste de danse du restaurant du College Inn était éclairée par une douce lumière. Derrière ce rideau lumineux se trouvait l'orchestre. Sur scène, elle semblait aussi à l'aise que si elle avait été chez elle. Et même, à un moment, elle s'était fâchée parce que personne ne dansait. Elle avait demandé aux gens de se bouger.

Et bien sûr, c'est ce qu'ils avaient fait.

Les talons de Laura claquaient sur le trottoir en béton, et mon pas, plus lourd dans mes nouvelles chaussures, résonnait à l'unisson du sien. Je me demandais à quoi Laura pouvait penser. Peut-être que la voix chaude d'Ella Fitzgerald résonnait encore dans sa tête, comme elle résonnait dans la mienne.

La dernière chanson qu'elle avait interprétée ne cessait de me revenir en mémoire. J'adorais *A-Tisket, A-Tasket*, mais ce n'était pas celle que je préférais. *Slumming on Park Avenue* correspondait mieux à mon humeur. Elle parlait de la manière dont les pauvres épient les riches et de la manière dont les riches cherchent à connaître la pauvreté pour ressentir le frisson qu'elle procure.

Ella Fitzgerald avait interprété cette chanson après une série peu judicieuse de morceaux plus rock'n'roll.

Lorsqu'elle avait annoncé *Slumming*, elle s'était fendue d'un grand sourire : elle savait que le public lui était acquis.

« C'est la façon qu'Irving Berlin a trouvée pour faire savoir à tous ces riches Blancs combien leur comportement peut être méprisable », avait-elle dit les yeux brillants, l'orchestre accompagnant ses paroles d'une mélodie en sourdine.

À cet instant, plusieurs personnes s'étaient retournées pour regarder Laura. Son nom apparaissait fréquemment dans les pages mondaines. Et apparemment un certain nombre de Noirs appartenant à la bourgeoisie aisée, et qui avaient payé quinze dollars par personne pour assister à cette soirée, ne se contentaient pas de lire les chroniques mondaines du *Defender*<sup>1</sup>, mais également celles du *Tribune*<sup>2</sup>.

Lorsque nous arrivâmes à la Mercedes, je scrutai les environs, essayant de deviner ce qui pourrait se dissimuler dans la pénombre. Les dîners de charité organisés par les Noirs n'attiraient pas vraiment les pickpockets, mais je me méfiais toujours des rues trop silencieuses.

Je ne vis personne. Seules les lumières et la voiture se reflétaient dans les vitraux de la synagogue, rien d'autre.

Laura se détacha de moi. Elle chercha ses clés dans son sac, remit en place une mèche de cheveux blonds et se dirigea vers le côté conducteur.

---

1. Le *Chicago Defender*, fondé en 1905, était le plus important magazine noir des États-Unis.

2. Le *Chicago Tribune* est le principal quotidien du Midwest.

Elle déverrouilla la portière et me lança un regard par-dessus le toit de la voiture couleur bleu marine. Son maquillage creusait ses joues et lui donnait un air de patricienne.

« Tu es en colère contre moi ? demanda-t-elle.

— Non », dis-je en mentant et en agitant la poignée de la portière. Je voulais rentrer à la maison.

Elle ouvrit sa portière et monta dans la voiture. Elle prit appui avec sa main sur le levier de vitesses, se pencha en avant et atteignit la serrure. Dans la vitre du côté passager, j'aperçus mon reflet qui se superposait au sien. J'avais l'air aussi mal à l'aise que je l'étais vraiment – un type baraqué d'un mètre quatre-vingts engoncé dans un costume. La nouvelle estafilade que j'avais sur la joue gauche me donnait l'air encore plus redoutable que je ne le pensais. Sans mon manteau, les gens auraient pu me prendre pour un videur de boîte de nuit.

Laura tira doucement sur le levier de la serrure et la déverrouilla. Je saisis la poignée et ouvris la portière tandis qu'elle s'installait confortablement. Elle introduisit les clés dans le contact tandis que je me glissais à l'intérieur.

Il faisait un peu plus chaud à l'intérieur de la voiture, bien que le cuir des housses se mît à craquer sous l'effet du froid lorsque nous prîmes place. L'épaisse carrosserie nous protégeait du vent. Nous ne pouvions plus en sentir la force.

Je m'enfonçai dans mon siège, les genoux pliés sous le tableau de bord. Je me sentais mal à l'aise de me trouver ainsi à la place du passager, même si c'était sa voiture. J'avais l'habitude de conduire.

Mais Laura avait insisté, comme elle avait insisté pour tout ce que nous avons fait au cours de cette soirée. Elle avait acheté les tickets, m'avait aidé à choisir le costume, et elle avait vérifié la liste des invités pour s'assurer qu'il n'y aurait personne que je serais gêné de croiser.

Elle savait que Pâques allait être une fête difficile à vivre pour chacun de nous, et elle avait eu envie de me remonter le moral.

L'an passé à la même époque, je me trouvais sur les routes en compagnie de Jimmy Bailey, essayant d'échapper au FBI et à la police de Memphis. Jimmy avait été témoin de l'assassinat de Martin Luther King – et le tireur que Jimmy avait aperçu n'était pas James Earl Ray. Jimmy, qui n'avait que dix ans au moment des faits, s'était présenté à un groupe de policiers qui se trouvaient à proximité, pour témoigner. Les policiers avaient immédiatement tenté de l'enlever.

Si je ne m'étais pas amené juste à ce moment, il ne fait aucun doute que Jimmy serait mort aujourd'hui.

Nous étions donc venus nous cacher ici, à Chicago. Personne, à l'exception de Laura, de Franklin et Althea Grimshaw, ne savait que Jimmy s'appelait Bailey et que je m'appelais Smokey Dalton. Personne ne savait que Jimmy



et moi n'étions pas parents. Tout le monde croyait que nous faisons partie de la famille de Franklin. Dans mon portefeuille, ma carte d'identité affirmait que mon nom était William S. Grimshaw – et que j'avais un fils de onze ans prénommé Jimmy.

Au cours des dernières semaines, j'avais dû me montrer particulièrement vigilant pour protéger Jimmy. Les articles dans la presse à propos de l'assassinat de King, les reportages réguliers à la télévision, avaient suffi pour réveiller les cauchemars de Jimmy. J'avais imaginé que l'anniversaire de la mort de King – qui, non sans une certaine ironie, tombait le Vendredi saint – aurait chassé les cauchemars.

Il n'en avait rien été.

Je m'étais donc résolu à passer le week-end de Pâques avec les Grimshaw, espérant que les commémorations à l'église, le défilé des fidèles noirs et le merveilleux repas préparé par Althea aideraient Jimmy à se concentrer sur le présent et à se détourner des heures sombres de son passé.

Cela m'avait également donné l'occasion de passer du temps avec Laura, du temps dont nous avons vraiment besoin. Au mois de janvier, nous avons repris la relation entamée à Memphis, et cela s'était révélé aussi difficile que je l'avais imaginé. Je travaillais maintenant avec elle. Chargé de mission, mon boulot consistait à inspecter les immeubles que possédait la compagnie dirigée désormais

par Laura. Celle-ci faisait parfois preuve d'une impressionnante naïveté quand il s'agissait des choses les plus simples. Ce qui n'était pas le cas de ceux qui étaient employés par la Sturdy Investments. Le fait qu'elle et moi traitions d'égal à égal en affaires semblait gêner tous ceux que nous rencontrions.

Et puis, il y avait notre relation personnelle. Nous avions du mal à lui accorder du temps. Je devais m'occuper de Jimmy, et Laura consacrait de longues heures au boulot. Il arrivait qu'une semaine entière passe sans que nous puissions nous voir, d'autant que je me rendais rarement dans les bureaux de la Sturdy.

Le lendemain matin, je devais récupérer Jimmy et les autres enfants Grimshaw pour les accompagner à l'école. Laura et moi avions donc décidé de passer la nuit chez moi. Le trajet en voiture était plus court. J'avais envisagé de rester toute la soirée à la maison, mais, le temps que je me rende compte que Laura avait échafaudé des plans, il était trop tard !

Laura savait que j'adorais la musique car elle faisait partie de la vie de tous les jours à Memphis. Mon bureau, là-bas, se trouvait sur Beale Street. C'était dans cet endroit que battait le cœur du blues. Tous les soirs, on jouait de la musique dans les bars et les restaurants. Bien que Chicago, elle aussi, soit une grande ville du blues, elle avait un style différent – plus noir, plus maussade, plus urbain, auquel je ne parvenais pas à me sensibiliser. Les clubs du Westside

étaient relativement éloignés des endroits où je vivais et où je travaillais, et je n'avais plus autant de liberté qu'à Memphis pour sortir le soir.

Je n'avais pas eu la moindre envie d'assister à ce dîner de charité. Je n'ai jamais apprécié le côté prétentieux de ces réceptions et je me demande toujours pourquoi les gens ont besoin d'occasions spéciales pour se montrer charitables.

Je n'avais rien dit à Laura, mais elle avait senti que j'étais plutôt hostile à l'idée de ce dîner. Nous avions cependant fait semblant d'apprécier la soirée, jusqu'au moment où nous étions levés pour aller danser. J'avais alors senti la tension qui traversait Laura. Elle n'avait pas posé la tête sur mon épaule comme elle le faisait d'habitude. Au lieu de ça, elle avait dévisagé tous les gens qui nous entouraient, ressentant certainement l'hostilité du public à son égard.

Elle ne s'était pas rendu compte, en achetant les billets, qu'elle risquait de gâcher une fête organisée uniquement pour les Noirs. Je ne l'avais pas préparée à la méchanceté hypocrite dont elle serait la victime parce qu'elle était une femme blanche qui s'affichait avec un homme noir.

« On dirait pourtant que tu me fais la tête », dit Laura qui, à l'évidence, n'avait pas envie d'abandonner le sujet. Elle jeta un coup d'œil dans les rétroviseurs et alluma les phares avant de tourner dans Clark.

Toute la soirée m'avait paru insupportable ; je n'aimais pas échanger des banalités, et la conversation s'était résumée à ça pendant des heures. De plus, je m'étais senti

sur mes gardes dès le début, redoutant que quelqu'un me reconnaisse et me replace à Memphis – quelqu'un qui serait venu s'ajouter en dernière minute à la liste des invités.

« Je pensais qu'après le don que j'ai fait, les gens auraient compris que mon engagement était sérieux. » Elle gardait les yeux fixés sur la route devant elle, ses mains posées en V sur le volant, à la manière d'un conducteur modèle.

Au milieu de la soirée, les organisateurs avaient sollicité les généreux donateurs. Les gens avaient d'abord fait des promesses verbales, et la plupart avaient ensuite signé des chèques pour honorer leur promesse. Ce que Laura avait fait, elle aussi, et qui avait encore augmenté l'hostilité à son encontre.

Je ne savais pas si elle s'en était rendu compte. Je n'allais évidemment pas le lui faire remarquer. Mais je ne savais pas comment réagir à ce qu'elle venait de dire sans la sermonner ou provoquer une dispute.

Laura et moi venions de milieux totalement opposés.

Elle était la fille chérie d'un petit escroc devenu homme d'affaires prospère. Elle avait été entourée et protégée toute sa vie, ne quittant ce monde privilégié qu'après la mort de sa mère, lorsqu'une étrange clause de son testament avait fait se croiser nos destins.

Mes parents avaient été lynchés lorsque j'avais dix ans, et j'avais alors perdu tout ce que j'avais connu. Mes parents adoptifs étaient de braves gens et ils m'avaient bien

élevé, mais je n'avais jamais réussi à oublier les souvenirs emmagasinés au cours de ces dix premières années. Ni ce jour où j'avais été obligé de me cacher dans un placard à l'étage tandis que mes parents avaient été sortis de chez eux par la force et conduits à la mort.

« Je peux comprendre que certaines personnes aient trouvé ma question blessante, dit Laura. Mais telle n'était pas mon intention. Je veux dire, si nous voulons devenir une véritable société d'intégration

— C'était blessant, Laura », l'interrompis-je.

Elle me regarda. La lumière du tableau de bord reflétait la surprise sur son visage. Elle ne s'attendait pas à me voir prendre un autre parti que le sien.

Elle n'avait pas compris la situation. Même après avoir entendu les discours, elle n'en avait pas saisi le sens. Je ne comprenais pas comment elle n'était pas parvenue à lire entre les lignes, d'autant que le maître de cérémonie s'était montré assez clair dans l'une de ses phrases.

« Si la fierté noire signifie réellement quelque chose pour nous, si nous croyons réellement qu'être noir mérite le respect, si nous croyons réellement que nous sommes quelqu'un, alors, nous, les adultes noirs, devons faire quelque chose pour l'adoption des enfants noirs à Chicago. »

Apparemment, Laura n'avait pas entendu les mots « nous, les adultes noirs », ou, si elle les avait entendus, elle les avait mal interprétés. De ma place, je pouvais voir clairement son visage au moment où l'orateur s'exprimait

et ses yeux s'étaient mouillés de larmes à l'idée de ces milliers d'enfants que personne ne voulait adopter à cause de la couleur de leur peau.

Lors de la séance des questions et des réponses, elle avait levé la main et s'était mise debout. Elle avait dû attendre un certain temps avant qu'on lui donne la parole. J'avais tenté de la faire rasseoir, mais elle n'avait pas voulu m'écouter. Finalement, lorsque le maître de cérémonie s'était tourné vers elle, Laura avait demandé pourquoi personne n'avait songé à faire adopter des enfants noirs par des familles blanches.

Le silence dans l'immense restaurant s'était fait assourdissant. Pendant un instant, j'avais même pensé que l'orateur n'allait pas lui répondre. Puis il avait dit : « Ce n'est simplement pas faisable », et il était passé à la question suivante, laissant Laura rouge de confusion.

Elle s'était rassise et, à sa décharge, elle n'avait plus abordé le sujet du reste de la soirée. Jusqu'à maintenant.

« En quoi ce que j'ai dit était mal ? » demanda-t-elle.

Je ne voulais pas en parler. J'avais imaginé quitter simplement Sherman House, la conduire jusqu'à mon appartement et la prendre dans mes bras. La dernière chose que je souhaitais était de créer une tension entre nous.

Je soupirai. Laura n'allait pas accepter que je l'ignore comme l'orateur l'avait ignorée.

Je repris donc : « Laissons de côté le fait que, il y a une centaine d'années, les Blancs décidaient du destin

des Noirs et de leurs enfants, les séparant et vendant les enfants comme du bétail. Gardons seulement à l'esprit que les services sociaux disponibles pour les Blancs, tels que les maternités ou d'autres endroits, ne sont pas accessibles aux Noirs. Et ne parlons même pas de la manière dont le système judiciaire traite les familles noires qui finissent toujours par se retrouver devant un tribunal. Considérons simplement la proposition que tu as faite.

— D'accord. »

Son ton était prudent, comme celui qu'adoptait Jimmy chaque fois qu'il sentait que j'allais le réprimander pour une raison qu'il ne comprenait pas complètement.

Elle tourna sur Lake Shore Drive. Le lac Michigan était noir contre le ciel nocturne. Seuls les phares, qui effleuraient la surface, trahissaient sa présence.

« Si l'on autorise des familles blanches à adopter des enfants noirs, nous devons admettre que des familles noires puissent adopter des enfants blancs, dis-je.

— Et elles ne le peuvent pas ? demanda-t-elle.

— Elles n'y seront pas autorisées. Mais ce n'est même pas le problème. Le problème est que nos enfants vont abandonner leur culture et leurs repères, et qu'une nouvelle fois les Blancs vont décider de leur avenir.

— Mais les enfants noirs ne sont pas adoptés, dit Laura. Personne n'en veut. C'est bien ce que j'ai entendu, tout comme toi.

— Il y a des choses que nous savons tous mais dont nous ne parlons jamais aux gens qui n'appartiennent pas à notre communauté.

— Comme quoi ? » Elle gardait le regard fixé sur la route, mais sa mâchoire était serrée. Elle était en colère, elle aussi.

Nous croisâmes une voiture. Il y avait plus de circulation que je le pensais pour un dimanche de Pâques à 22h30.

« Des familles noires adoptent des enfants noirs, mais, pour elles, les choses sont déjà plus compliquées, repris-je. Le modèle d'une famille stable est un modèle blanc. La femme s'occupe de la maison et l'homme s'assure du gagne-pain, ce qui n'est pas la norme dans les familles noires. Dans les familles noires, les deux parents travaillent, et cela suffit pour convaincre un juge que le foyer n'est pas convenablement tenu. Si par chance la femme reste à la maison, alors les inspecteurs blancs effectuent une visite et évaluent la situation selon leurs propres critères. Et ils concluent chaque fois que le quartier n'est pas sûr en raison de la prépondérance des Noirs.

— C'est ridicule, dit Laura.

— Je me fiche de savoir si cela est ridicule, Laura. C'est ce qui se passe. Lorsque je vivais à Memphis, il m'arrivait souvent de faire des enquêtes pour le ministère public, qui parfois gérait des demandes d'adoption. Plus d'une fois, j'ai été obligé d'expliquer qu'un quartier noir, qui apparaît



comme dangereux à un inspecteur blanc, est en fait bien plus sûr que ceux d'un niveau social similaire dans la communauté blanche. »

Laura soupira. « Alors, le don que j'ai fait a donné à tout le monde l'impression que je leur faisais une leçon de morale ? »

Elle avait enfin compris. Mais je ne voulais pas la contrarier un peu plus, et je me contentai de dire : « Je suis certain qu'ils ont compris que tu voulais sincèrement les aider.

— Un millier d'enfants qui n'ont pas d'endroit à eux. » Sa voix était calme. « C'est un crime.

— Je sais. »

Nous nous dirigeons vers Hyde Park maintenant, et nous approchons de ma rue.

« Je suis désolée, reprit-elle. Je voulais tellement t'offrir une soirée agréable, Smokey. »

Je posai ma main sur la sienne qui tenait le levier de vitesses. Sa peau était douce et chaude.

« C'était agréable, dis-je – et ce n'était pas tout à fait un mensonge. C'était génial d'entendre Ella à nouveau, et de danser avec toi

— À nouveau ? » Laura me regarda. Elle avait fait disparaître le rouge de sa lèvre inférieure à force de la sucer. Des mèches de cheveux tombaient devant son visage.

« J'ai assisté à des concerts d'Ella plusieurs fois à Memphis. »

Laura haussa doucement les sourcils. Je connaissais cet air. C'était un mélange de peur et de panique.

« Est-ce qu'elle te connaît ? demanda Laura. Est-ce qu'elle peut t'avoir reconnu ? »

Je souris. « Elle me connaît seulement comme un visage au milieu d'une foule. Nous ne nous sommes jamais parlé. Je suis juste un de ses admirateurs qui danse le be-bop sur sa musique.

— Danser le be-bop... » Laura sourit à son tour, et se remit à fixer la route. « J'ai du mal à t'imaginer ! »

Peut-être que je n'en serais plus capable maintenant. Je n'avais certes plus la même souplesse et la même légèreté que lors de ces superbes soirées que j'avais passées à Memphis pendant plus d'un an.

Laura ne m'avait jamais connu détendu ou le cœur léger. Dès l'instant où je l'avais rencontrée, j'avais été sur mes gardes, et les événements qui s'étaient produits m'avaient incité à demeurer prudent, protecteur et, à juste titre, paranoïaque.

Elle engagea la voiture dans ma rue, m'évitant ainsi de m'étendre sur mon passé. D'une main experte, elle gara la Mercedes sur un emplacement libre à quelques mètres de l'escalier menant à mon immeuble.

La moitié des ampoules de réverbères étaient cassées, et le quartier était seulement éclairé par des taches de lumière inégales. La plupart des bâtiments, datant d'avant la Première Guerre et autrefois militaires, avaient

été transformés en appartements ou en condominiums. Je vivais au deuxième étage d'un bâtiment plus ancien, dans l'appartement qu'occupaient autrefois les Grimshaw. Laura leur avait trouvé une maison qui correspondait mieux à leurs besoins, et maintenant Jimmy et moi étions installés dans un trois-pièces, remarquablement confortable en comparaison de ce que nous avons connu l'été précédent.

L'appartement restait malgré tout petit et peu agréable, surtout lorsque je pensais à la suite de Laura au dernier étage sur Lake River Drive. Laura affirmait que cette différence ne la gênait pas. Mais moi, elle me gênait. Chaque fois que je l'amenaï ici, je ne pouvais m'empêcher de constater dans quelles conditions misérables je vivais, et je me demandais si chacun de nous n'essayait pas de s'aventurer dans un monde qui n'était pas le sien.

Mon humeur devait se lire sur mon visage au moment où elle se gara. Laura mit le levier de vitesses en position Arrêt, éteignit le contact et me sourit.

« Il n'y a pas de problème, Smokey. » Il y avait une note d'amusement dans sa voix. « Je suis assurée. »

Je n'en doutais pas, mais l'assurance n'était pas vraiment le problème ! J'avais pris l'habitude de vivre en observant des règles de précautions, et laisser une voiture de marque dans une rue où résidaient des gens pauvres ne faisait pas partie de ces règles. Bien sûr, mon Impala toute rouillée ne valait pas grand-chose, mais au moins elle cadrerait dans le décor.

J'ouvris ma portière et je sortis. Elle fit de même et j'attendis qu'elle vienne me rejoindre. Comme elle s'approchait, je lui tendis la main, tout en me demandant si elle allait la saisir.

Ce qu'elle fit. Ses doigts étaient étonnamment chauds. Nous remontâmes le trottoir main dans la main.

Le condominium avait retrouvé un peu de son élégance dans l'obscurité. On distinguait moins la pelouse hirsute, et la peinture écaillée qui recouvrait les briques donnait presque un air de propre.

Le bâtiment n'en restait pas moins une résidence qui abritait plusieurs familles, avec des rideaux différents à chaque fenêtre, et un air d'immeuble public. La porte d'entrée était maintenue ouverte à l'aide d'une cale, un truc que j'aurais aimé qu'on ne fasse pas. Mais, à mesure que le temps devenait plus clément, les gens avaient envie qu'un peu d'air circule dans les couloirs, parfois étouffants, l'après-midi. Une fois que la porte était ouverte, personne n'osait plus la fermer.

Laura et moi atteignîmes le porche. L'été précédent, j'avais découvert un cadavre juste à cet endroit, et, chaque fois que je gravissais les marches, je pensais à lui.

Ce n'était pas différent, ce soir. De petits fantômes continuaient de me hanter.

Nous entrâmes. Le couloir d'entrée était large, avec un escalier sur notre droite – un escalier en bois, muni d'une rampe élégante, qui autrefois avait été cirée et brillante.

Avec la crasse qui s'était déposée au fil des ans, il avait pris un aspect miteux.

Le rez-de-chaussée comportait deux appartements – le premier situé près des boîtes aux lettres en métal enchâssées dans le mur. Les portes des deux appartements étaient fermées et étaient pourvues de serrures supplémentaires, tout comme la mienne, même si le quartier était considéré comme sûr, selon les critères de Chicago.

Le hall sentait vaguement le jambon grillé et le chocolat fondu. Les restes d'un lapin en chocolat avaient été écrasés sur la poignée de l'appartement le plus proche. Des papiers d'emballage d'œufs de Pâques brillaient devant la porte. Quelqu'un avait dû passer de joyeuses fêtes !

Laura sourit en voyant le désordre. Sa coiffure commençait à perdre de sa hauteur et elle ressemblait plus à ma Laura, et non à cette femme de la bonne société que j'avais accompagnée au dîner de charité.

Elle se dirigea vers l'escalier, faisant attention de ne pas se prendre les pieds dans les papiers d'emballage.

« Ne touche pas les barreaux, dis-je. Tu ne sais pas si des petites mains poisseuses ne s'y sont pas posées avant les tiennes.

— Le chocolat a dû durcir, maintenant », répondit-elle ; et elle empoigna la rampe.

Nous entendîmes soudain un bruit sourd au-dessus de nous. Quelque chose de lourd venait de tomber.

Je n'aimais pas ça. Laura me regarda, fronçant légèrement les sourcils.

Je haussai les épaules. Ce genre de bâtiment résonnait parfois de bruits étranges. J'étais propriétaire de mon logement à Memphis, et, bien que cela fit un an que je vivais ici, je n'avais toujours pas réussi à m'habituer à tous les bruits que faisaient mes voisins.

Je me tournai, fermai la porte et fis jouer le loquet, une mesure que tous les occupants avaient accepté d'observer à la nuit tombée. Puis je rejoignis Laura dans l'escalier.

Elle passa son bras sous le mien. La tension s'était dissipée, et nous allions pouvoir savourer ce moment parfait dont j'avais rêvé avant que nous nous rendions à ce dîner. Nous prîmes notre temps pour gravir les marches, comme si nous nous apprêtions à rejoindre la suite princière d'un hôtel à la mode et non un minable appartement.

À mi-parcours, elle ôta son bras et fouilla dans la poche de mon manteau, à la recherche de mes clés.

Bien que nous fussions devenus de plus en plus proches au cours des quatre derniers mois, je ne lui avais pas fait faire de double des clés de mon appartement, ni demandé qu'elle me donne un jeu des siennes. Mon boulot m'obligeait à passer le plus clair de mon temps à l'extérieur, et j'étais très prudent concernant ceux qui venaient chez moi, et pour quelle raison. Quant à avoir les clés de son appartement, cela n'aurait servi à rien, car je ne les aurais pas

utilisées. Même si les agents de sécurité de son immeuble me connaissaient, je craignais qu'un employé trop zélé, apercevant un homme noir tentant de s'introduire chez miss Hathaway, décide d'agir sans réfléchir.

Elle réussit à s'emparer du trousseau, se mit à rire et, avec une agilité surprenante pour une femme portant des talons hauts, gravit en courant les dernières marches. Elle fouilla parmi les clés, cherchant celle de forme carrée qui ouvrait le verrou du haut.

Le même bruit sourd jaillit de nouveau, plus proche, et cette fois suivi d'un cri de douleur. Quelque part, une porte se ferma en claquant. Comme si on l'avait légèrement entrouverte avant de la refermer, d'un coup. Laura se retourna. Elle avait entendu le bruit tout comme moi. « N'est-ce pas là qu'habitent tes voisins ? »

La question n'était pas aussi stupide qu'elle le semblait. Le seul de mes voisins que Laura connaissait était Marvella Walker, une femme superbe qui avait jeté son dévolu sur moi dès que je m'étais installé dans l'immeuble. Au cours de l'hiver, Marvella avait fait de son mieux pour transformer chaque visite de Laura en enfer, jusqu'à ce que je lui signifie que je ne tolérerais plus un tel comportement.

Laura regardait l'épaisse porte en bois qui faisait face à la mienne, à l'autre extrémité du couloir. Je montai les dernières marches deux à deux pour atteindre le palier. Là, je perçus la voix d'une femme, entrecoupée de brefs cris de douleur aigus.

« On dirait qu'elle appelle au secours », dit Laura.

Je n'attendis pas. Je me précipitai vers la porte. Les bruits étaient plus forts à cet endroit. Les gémissements étaient entrecoupés de grognements.

« Marvella ? demandai-je, saisissant la poignée. Marvella, c'est moi, Bill. Est-ce que ça va ?

— Aidez-... moi... s'il vous plaît... » Ce gémissement était plus fort que les autres, mais je n'aurais pas pu l'entendre distinctement si je ne m'étais pas trouvé près de la porte.

Je tournai la poignée et, à ma grande surprise, la porte s'ouvrit. D'ordinaire, Marvella était aussi prudente que moi et elle utilisait toujours ses verrous. Cependant, la porte ne s'ouvrit pas complètement, comme si quelque chose la bloquait depuis l'intérieur.

Par l'entrebâillement, je pouvais apercevoir le pied nu d'une femme sur le parquet, un bout d'une robe en satin et une flaque de sang qui semblait s'élargir.

« Marvella ? » J'essayai de ne pas laisser la panique percer dans ma voix. « Peux-tu t'éloigner de la porte ? Je ne peux pas entrer. »

Elle grogna. Le pied bougea, essayant de prendre appui, révélant un peu sa jambe. J'aperçus une traînée de sang sur l'intérieur de sa cuisse, qui avait coulé jusqu'à sa cheville. Lorsqu'elle bougea, le sang tomba sur le parquet, et je me rendis compte que la flaque était en fait une véritable mare.



« Qu'est-ce qui se passe, Smokey ? » Laura se tenait juste derrière moi.

Je levai la main pour lui demander le silence, et je poussai la porte. Elle finit par s'ouvrir suffisamment pour que je puisse me glisser à l'intérieur.

Lorsqu'elle m'aperçut, la femme allongée par terre gémit de soulagement. Mais ce n'était pas Marvella. Elle était petite, avec des traits fins et délicats. Sa peau avait viré au gris, et des auréoles bleues cernaient ses yeux, confirmant qu'elle avait perdu une grande quantité de sang.

« Dieu soit loué, murmura-t-elle en me voyant. J'ai besoin d'aide.

— Où est Marvella ? » demandai-je, ne comprenant pas ce qui se passait. Le salon de Marvella n'avait pas été dérangé. Toutes les sculptures en bois, des personnages dans le style africain, étaient disposées sur les étagères, et les plantes reposaient sur le rebord d'une large baie vitrée. En revanche, la cuisine, qui avait été ajoutée par la suite à la pièce principale, était jonchée de verre et de débris. Une couverture et des serviettes tachées de sang avaient été jetées sur le canapé brun de Marvella, d'ordinaire immaculé.

La jeune femme secoua la tête, ferma les yeux et s'allongea par terre, comme si chaque mouvement l'épuisait. À côté d'elle, une poche remplie de glace avait fondu et l'eau se mêlait au sang.

Laura avait réussi à se glisser dans l'appartement à ma suite.

« Oh ! mon Dieu. » Elle s'agenouilla auprès de la jeune femme, et posa une main sur son front. « Elle est brûlante, Smokey ; il faut l'aider. Tout de suite. »

Le sang s'échappait d'entre ses jambes. Elle portait la robe de satin blanc de Marvella. Dans l'entrebâillement du tissu apparaissait la peau de son ventre légèrement gonflé.

« Va chercher des serviettes dans la cuisine, ordonnai-je. Vois si tu peux stopper l'hémorragie. Je dois m'assurer que Marvella va bien. »

Je l'imaginai morte ou mourante dans sa chambre. Je me précipitai dans le petit couloir, en regrettant de ne pas avoir pris mon pistolet. Mon manteau flottait derrière moi. Il accrocha au passage une petite table que Marvella utilisait comme séparation entre la salle de bains et la chambre et la renversa. Les sculptures qui se trouvaient dessus valsèrent.

Laura s'activait derrière moi, en essayant de rassurer la jeune femme.

La lumière était allumée dans la salle de bains. Des gouttes de sang constellaient le carrelage blanc autour de la cuvette des toilettes. Le tapis orange devant la baignoire était, lui aussi, taché. Le rideau de douche brun et orange avait été ouvert, et un tas de serviettes humides jonchaient le fond du réceptacle. Plus aucune serviette

dans les étagères, et une empreinte de main sanguinolente sur la porcelaine blanche du lavabo.

Marvella n'était pas ici.

Je passai rapidement dans la chambre et allumai la lumière. Je n'étais jamais entré dans cette pièce, mais elle s'ornait des tons marron et orange choisis par Marvella pour décorer le reste de son appartement. Pas de sculptures, mais de grandes huiles représentant des personnages tribaux étaient suspendues au mur.

L'un des tableaux était tellement haut et étroit que le personnage semblait être à taille réelle. Je l'aperçus du coin de l'œil, et je fus obligé d'y regarder à deux fois pour m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une véritable personne.

Mon cœur battait à tout rompre. J'essayai de reprendre mon souffle, de me calmer afin de pouvoir examiner la pièce.

Le couvre-lit en batik avait été déplacé, et un oreiller avait disparu. Des vêtements de femme reposaient en tas près du placard, ce qui ne cadrerait pas avec le reste de la pièce parfaitement en ordre.

La chambre sentait le parfum au bois de santal de Marvella, et je me rendis soudain compte que c'était la seule pièce de l'appartement qui n'empestait pas le sang.

Je vérifiai le placard par acquit de conscience, mais n'y trouvai rien sinon des piles de vêtements chamarrés. Puis j'ôtai complètement le couvre-lit. Des boîtes à chaussures, soigneusement étiquetées, étaient rangées sous le sommier.

KRIS NELSCOTT

Personne, là non plus.

Marvella avait disparu et une femme était en train de se vider de son sang dans son salon.

Quelque chose d'horrible s'était passé dans cet appartement, et je n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait.

« **S**mokey, il faut appeler de l'aide tout de suite », dit Laura.

Elle se tenait à genoux entre les jambes de la jeune femme, au milieu de la mare de sang qui ne cessait de s'élargir, pressant un paquet de serviettes sur le bas-ventre de la blessée. Son chignon était à moitié défait et des mèches de cheveux tombaient sur ses épaules. Ses mains étaient couvertes de sang, et elle avait perdu une de ses chaussures.

Elle n'avait pas l'air de s'en rendre compte, et la jeune femme non plus. Elle avait les yeux clos et elle continuait de gémir. Elle était plus petite que Laura ; ses mains étaient croisées sous sa poitrine comme si elle tentait de protéger son cœur.

La robe était presque entièrement ouverte maintenant, mais je ne distinguais pas de blessure apparente, seulement une zone rougie autour du ventre. Les poils de son sexe

avaient été rasés, mais je ne parvenais pas à voir à quel endroit elle était blessée : il y avait trop de sang.

Son visage semblait encore plus gris que tout à l'heure. Elle n'allait pas s'en sortir si les secours n'arrivaient pas rapidement.

« Maintiens ces serviettes contre elle », m'ordonna Laura au moment où je m'avançai entre la jeune femme et la table basse.

La mare de sang s'étirait en direction de la cuisine – apparemment le sol était en pente – et je n'eus pas d'autre choix que de faire ce qu'elle me demandait. Mes fines chaussures de ville furent aussitôt trempées, et le froid me surprit.

Il s'agissait certainement de la glace fondue. Malgré ça, le sang restait épais. La jeune femme saignait abondamment.

« Qu'est-ce que tu fiches ? demanda Laura. Il faut appeler les secours.

— Nous n'avons pas le temps. » Je me penchai, passai mes bras sous le dos de la jeune femme. Le reste de la robe s'écarta. Elle gémit, mais n'ouvrit pas les yeux.

« Smokey ! » Laura voulut m'en empêcher, mais je n'avais pas le temps de m'en soucier.

Je pouvais sentir la peau de la jeune femme à travers le tissu de la robe. Elle avait de la fièvre.

« Maintiens les serviettes », dis-je.

Laura ne protesta pas.

« Suis le mouvement lorsque je vais la soulever. »

Laura hocha la tête. Elle se redressa au moment où je saisis la jeune femme, s'assurant que les serviettes restaient en place.

La jeune femme était plus légère que je ne l'avais imaginé. La tête roula en arrière et l'un de ses bras glissa vers le sol. Cette fois, elle ne gémit pas, et cela m'inquiéta.

Le tailleur-pantalon de Laura était couvert de sang ; une traînée écarlate lui sillonnait la joue. Elle avait dû la tracer en chassant les cheveux qui tombaient devant ses yeux. Mais elle ne paraissait pas s'en apercevoir.

« Nous allons la descendre jusqu'au rez-de-chaussée, dis-je. Ta voiture est plus près que la mienne, mais...

— Si tu crois que je me soucie de l'intérieur de ma voiture dans un moment pareil, Smokey Dalton, c'est que tu me connais bien mal, répliqua Laura.

— Très bien, alors. »

Je redressai la jeune femme de façon à pouvoir passer la main dans le bas de son dos. De cette manière, je pouvais maintenir les serviettes en place et la porter dans mes bras.

Le sang était gras, épais et chaud. Je n'avais plus éprouvé cette impression depuis la Corée. Lorsque j'avais évacué du champ de bataille un copain, salement touché au dos et qui se vidait de son sang.

Laura ouvrit la porte de l'appartement et je me dirigeai vers les escaliers. Mes chaussures faisaient de petits bruits. Je savais que je laissais des empreintes de pas sanguinolentes sur le plancher en bois dégueulasse.

« Passe la première, dis-je. Il faut que tu m'ouvres la porte. Comme un idiot, je l'ai refermée. Il faudra aussi que tu ouvres la voiture. La portière arrière, pour que je puisse la glisser à l'intérieur. »

Laura hocha la tête et se précipita dans l'escalier. Ses chaussures étaient gorgées de sang, et elle aussi laissait des marques sur le sol. Elle s'accrocha à la rampe pour retrouver son équilibre chaque fois que son pied glissait. Son talon se tordit à mi-descente et elle dut s'agripper à la rampe des deux mains. Pendant une seconde, je redoutai de la voir tomber, mais elle rétablit son équilibre et continua de descendre les marches.

Dans ma main, les serviettes étaient de plus en plus trempées. Je serrai la jeune femme plus fortement contre moi, comme si je pouvais la guérir simplement en la portant. Je gardai un bras autour de son dos, et je priai pour qu'elle soit suffisamment consciente pour s'accrocher à moi.

Je descendis les escaliers d'un pas lourd et prudent, essayant de ne pas trop la secouer. J'avais envie de courir, je ne voulais pas qu'elle meure dans mes bras.

Lorsque nous arrivâmes à l'entresol, la jeune femme bougea et je dus raffermir ma prise. La serviette glissa et je faillis la laisser tomber.

Ses yeux s'ouvrirent. Ils étaient bruns, en forme d'amande, et s'effilaient vers le haut de son visage. Magnifiques, autant par leur forme que par l'intelligence qu'ils exprimaient.



« Marvella ? » me demanda-t-elle. Sa voix n'était plus qu'un murmure.

« Je ne sais pas, grommelai-je tout en continuant à descendre les marches. Savez-vous où elle se trouve ? »

La jeune femme secoua doucement la tête, ses cheveux noirs et lisses glissant sur mon manteau. Elle passa le bras autour de mon cou, ce qui me rassura.

Je ne voulais pas la laisser tomber.

« Cela va aller, dis-je, tout en n'étant pas certain de pouvoir tenir cette promesse. On vous conduit à l'hôpital.

— Non... » murmura-t-elle, mais je ne tins pas compte de son intervention. Je me fichais de savoir si elle pouvait payer les soins. La seule chose qui m'importait était de l'aider à rester en vie.

Je finis par arriver au bas des escaliers. J'avais de la peine à retrouver mon souffle, et mon dos me faisait mal. Elle ne s'accrochait plus aussi fermement à mon cou. Elle était en train de perdre à nouveau conscience.

Laura avait laissé des empreintes de pas derrière elle. Elle avait ouvert la porte, et je pouvais apercevoir sa mince silhouette penchée en avant, essayant d'arranger les sièges arrière de la voiture pour que je puisse y installer la jeune femme.

Je gagnai la porte en courant, débouchai sur le porche et dévalai les escaliers. Je respirais par à-coups. Bien que je fusse en bonne condition physique, je n'avais pas l'habitude de porter quelqu'un de la sorte.

Laura m'entendit arriver et elle s'écarta pour me laisser passer. Elle se mordit la lèvre, les yeux élargis.

Je plaçai la jeune femme dans la voiture, je lui redressai la tête et disposai son corps sur le siège arrière.

« Tu ferais mieux de t'installer à côté d'elle », dis-je, mais Laura se penchait déjà pour se glisser à l'avant de la voiture.

Je retirai mon manteau et pris les clés des mains de Laura. Elle me tournait le dos, essayant de maintenir la jeune femme dans une position confortable tout en gardant une main sur la serviette souillée.

« La serviette est pleine de sang, dis-je, et je lui tendis mon manteau. Tu ferais mieux de prendre ça. »

Elle jeta la serviette derrière le siège du conducteur et plia mon manteau avec une efficacité qui me surprit. Je fermai la porte et me précipitai vers le côté conducteur, cherchant la clé tout en marchant, puis je montai dans la voiture, glissai la clé dans le contact, lançai le moteur en même temps que j'allumais les phares.

Nous fonçâmes vers l'hôpital. Le plus proche se situait seulement à quelques pâtés de maison, mais même lui semblait trop loin. Enfin, la jeune femme se remit à gémir et cela me rassura. Je me disais que, si je parvenais à la conduire là-bas alors qu'elle était encore en partie consciente, j'avais une chance de la sauver.

Je donnai un coup de volant pour éviter une Coccinelle bleue à un carrefour. Le type se mit à klaxonner, mais,

le temps qu'il ait fini de s'énerver, nous étions déjà à l'intersection suivante.

Laura parlait à voix basse à la jeune femme, débitant des mots réconfortants qui ne voulaient pas dire grand-chose. J'essayais de me concentrer sur la route. Mais je ne parvenais pas à oublier le bruit sourd que nous avions entendu à l'étage, puis le claquement de la porte qu'on refermait tandis que nous approchions, Laura et moi.

La jeune femme avait dû nous entendre entrer dans l'immeuble, elle avait dû entendre nos rires et nos plaisanteries, et elle avait dû essayer de nous appeler. Elle avait dû tomber – ou peut-être était-elle déjà par terre et avait-elle essayé de se relever – et elle avait réussi à entrouvrir la porte avant de tomber une nouvelle fois.

Elle avait eu de la chance que nous l'ayons entendue. Si nous avions fait plus de bruit, si nous n'avions pas fait attention, si j'avais considéré ces bruits comme faisant normalement partie de la vie de l'immeuble, nous ne l'aurions jamais trouvée à temps.

Je tournai le volant d'un coup sec et pris le virage sur les chapeaux de roues, mais les roues arrière de la voiture ne chassèrent pas. Cette Mercedes roulait comme un charme. Elle était rapide et fiable – la voiture idéale dans un moment pareil.

L'hôpital apparut devant nous, un bâtiment en briques construit d'un seul bloc, devant lequel se trouvait un parking. On distinguait de la lumière à certaines fenêtres,

sans doute celles des couloirs. Un signe lumineux jaune avec le nom de l'hôpital brillait au-dessus de l'entrée principale. Un panneau plus petit, presque invisible, indiquait l'entrée des urgences.

Je dus accomplir un virage en épingle pour suivre le chemin signalé par le panneau et pris une allée étroite pour parvenir à un auvent en brique construit au-dessus de l'entrée des urgences. De petits néons éclairaient le macadam sous l'auvent, et deux portes vitrées portaient l'inscription ACCÈS URGENCES SEULEMENT écrite en rouge.

Je garai la voiture sur la rampe réservée aux ambulances. Par chance, aucune n'encombrait le passage. Avant que j'aie arrêté la voiture, Laura avait déjà bondi du véhicule. Elle se mit à courir, ses cheveux blonds volant derrière elle, ses bras battant l'air. Elle dut opérer un dérapage pour s'arrêter à temps devant les portes vitrées. Elle les empoigna comme si elles pesaient une tonne, les écarta et se remit à courir, appelant pour obtenir de l'aide.

Je laissai les clés dans le contact et sortis. Avant que j'atteigne le côté passager, deux aides-soignants blancs, portant des blouses vertes, sortirent de l'hôpital en courant, poussant un brancard roulant.

Ils s'arrêtèrent devant la portière laissée ouverte par Laura.

Le premier homme se pencha à l'intérieur de la voiture, mais le second me dévisagea. Il avait une vingtaine

d'années, et il paraissait si jeune qu'on eût dit qu'il n'avait pas de barbe.

« Que lui est-il arrivé ? me demanda-t-il d'un ton qui sous-entendait qu'il n'était pas prêt à se laisser embobiner.

— Je n'en ai aucune idée, dis-je. Mais elle saigne abondamment. Faites attention à elle. »

Il hocha la tête et m'écarta gentiment pour aider son collègue. L'autre aide-soignant avait déjà repoussé les sièges avant pour pouvoir se glisser dans la voiture sans faire mal à la jeune femme.

Je fis le tour et ouvris la portière du côté passager tandis que l'aide-soignant qui m'avait parlé avait saisi les jambes de la jeune femme.

« Est-ce qu'elle s'est blessée à la tête ou au dos ? me demanda celui qui était le plus proche de moi.

— Je ne sais pas. Je ne pense pas.

— Alors, prenez sa tête et ne la lâchez pas.

— Très bien. »

Je saisis sa tête entre mes mains. Ses cheveux étaient doux comme de la soie, et son crâne si petit que j'aurais pu le tenir dans la paume d'une seule main.

Elle ouvrit les yeux. Elle me regarda, et je pus voir la peur qui l'habitait.

« Cela va aller », dis-je, tout me demandant comment je pouvais continuer à affirmer une telle chose alors que je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle avait. Mais j'avais besoin de la rassurer.

Les aides-soignants réussirent à la dégager de la banquette arrière. Je montai dans la voiture puis progressai à genoux sur les sièges couverts de sang. Le second aide-soignant suivait le même mouvement que moi, tout en maintenant son dos bien droit. Finalement, il parvint à l'extraire complètement de la voiture sans la faire changer de position et sans heurter sa tête.

Le premier infirmier avait abaissé le brancard et ils l'allongèrent. Je me penchai en avant, à moitié en dehors de la voiture, ne lâchant ma prise qu'une fois que l'aide-soignant eut assuré la sienne sous la tête de la jeune femme.

Elle ne me quittait pas des yeux, comme si sa vie dépendait de moi. Je lui adressai un maigre sourire, destiné à la rassurer. Puis ils arrimèrent une sangle à la hauteur de son ventre pour la maintenir sur le brancard, et ils s'éloignèrent rapidement.

Laura les rejoignit et marcha à côté d'eux, se tordant les mains nerveusement. Elle marchait à toute vitesse en faisant des pas de côté, une chose que je pensais impossible avec des talons hauts.

J'étais toujours à genoux sur la banquette arrière de la Mercedes. Le cuir était trempé de sang. Mon manteau était posé en boule par terre, et les sièges avant avaient été repoussés.

Je doutais que l'assurance de Laura couvre un truc pareil.

Enfin je sortis ; je fermai les portières arrière et m'installai sur le siège du conducteur. Il fallait que je déplace la Mercedes garée devant l'entrée des urgences – en théorie, l'endroit était réservé aux ambulances –, mais il y avait quelque chose qui me gênait. J'aurais dû être à l'intérieur de l'hôpital, aider Laura et la jeune femme, et m'assurer que tout allait bien.

J'avais laissé tourner le moteur de la voiture et je ne m'en étais même pas rendu compte. Par chance, j'avais eu la présence d'esprit de mettre le levier de vitesses en position « Parking » et d'enclencher le frein à main – mais de cela non plus je ne me souvenais pas. Je me rappelais seulement que j'avais volontairement laissé les clés dans le contact lorsque j'étais sorti pour aider la jeune femme.

Le parking de l'hôpital était plongé dans l'obscurité. Personne n'avait eu l'idée d'installer de la lumière dans le labyrinthe des places de stationnement. La plupart étaient vides, et les plus proches de l'entrée étaient réservées aux médecins.

Je me guidai à la lueur des lampadaires de la ville et garai la voiture tout au bout du parking, sous un réverbère, espérant que la présence d'un éclairage dissuaderait les voleurs éventuels. Ce quartier était pire que le mien, et de nombreux vols avaient été signalés dans ce parking. C'était devenu une espèce de plaisanterie – garez-vous là-bas, vous sauverez votre peau mais y laisserez votre autoradio.

Je sortis de la voiture, vérifiai qu'elle était bien verrouillée et glissai les clés dans la poche de ma veste de costume. Puis je remontai à grandes foulées vers l'entrée des urgences.

En arrivant aux portes vitrées, je vis que Laura, les aides-soignants et le brancard étaient toujours dans le couloir. Mon estomac se tordit. Nous étions arrivés trop tard. Bien que la jeune femme fût restée consciente, elle n'avait pas réussi à survivre. Nous avions sous-estimé la gravité de ses blessures.

Je me précipitai à l'intérieur. Une autre personne se tenait auprès des aides-soignants – un homme de petite taille, vêtu d'une blouse blanche de médecin. Il était plus jeune que moi – une petite trentaine, peut-être – il avait une peau très pâle et portait des cheveux noirs en bataille. Une femme blanche, portant un uniforme d'infirmière, tenait une écritoire pressée contre sa poitrine. Sa petite coiffe blanche, amidonnée, était posée sur une abondante chevelure rousse, qui avait dû nécessiter au moins une bonbonne de laque pour la faire tenir en place.

Les cheveux de Laura lui retombaient sur la figure. Son pantalon était noir de sang, et malgré cela elle parvenait à conserver une sorte d'élégance altière.

En m'approchant, je compris que cette élégance provenait de la manière dont elle se tenait. Laura paraissait toujours plus grande qu'elle n'était lorsqu'elle était en colère.



« Vous n'allez pas l'obliger à faire une déposition. » La voix de Laura était basse, mais le ton était menaçant. « Vous ne pouvez pas déterminer si elle a pratiqué un avortement ou si elle a fait une fausse couche avant de l'avoir examinée. »

Je ralentis le pas, et lançai un regard plein de surprise à Laura. Comment avait-elle compris ce qui s'était passé alors que je n'y avais même pas songé ?

« Mademoiselle. » Le médecin se tenait entre Laura et le brancard, et il était obligé de lever la tête pour la regarder en face. « Nous ne faisons que nous conformer aux exigences de la loi. »

Laura baissa les yeux vers le médecin pour le considérer bien attentivement. Elle m'avait déjà lancé ce genre de regard, et je dois avouer que cela pouvait être très intimidant.

« Je n'ai rien à fiche des exigences de la loi, répliqua-t-elle. Vous n'avez pas le droit de retarder les soins dont cette femme a besoin. »

Le médecin, pourtant, ne semblait pas du tout impressionné. Il fit même un pas pour s'écarter du brancard, comme s'il s'apprêtait à quitter le couloir.

« J'ai parfaitement le droit de retarder les soins, dit-il, et j'en ai même l'obligation jusqu'à ce qu'elle nous dise ce qui lui est arrivé. »

Je m'approchai du lit ambulat. La jeune femme était consciente, et son visage luisait dans la lumière des néons.

Je ne savais pas si ses joues étaient couvertes de sueur ou de larmes.

« Si vous ne la soignez pas immédiatement, dis-je, elle va certainement mourir. »

Le médecin se tourna d'un coup vers moi. Je le dépassais de près de vingt centimètres, et pesais facilement quarante kilos de plus, mais il ne parut pas impressionné. En fait, il sembla soulagé de s'adresser à moi plutôt qu'à Laura.

Il me dit : « Nous risquons de perdre notre licence si nous ne suivons pas la procédure. »

Laura se pencha au-dessus du brancard juste au moment où la jeune femme soulevait la main. Ses minces doigts agrippèrent le revers de la blouse du médecin. Il la considéra avec surprise.

« S'il vous plaît, murmura-t-elle. S'il vous plaît, aidez-moi. »

Il s'écarta brusquement, l'obligeant à lâcher prise. La main tomba contre le montant en fer du lit, le choc résonna dans le couloir.

Laura grimaça.

J'en avais assez. « Êtes-vous le seul médecin de garde ?

— Oui, et si vous vouliez bien cesser d'intervenir, je pourrais m'occuper de cette patiente. » Le médecin tira sur sa blouse pour la refermer. Les doigts de la jeune femme avaient laissé de petites traînées de sang sur son revers.

Laura se raidit. Elle repoussa ses cheveux et releva la tête.

« Avez-vous la plus petite idée de qui je suis ? » demanda-t-elle au médecin.

Il ne prit même pas la peine de la regarder. Au lieu de ça, il tendit le bras pour prendre l'écritoire que l'infirmière tenait toujours contre elle.

« Non, mademoiselle, dit-il. Je ne sais pas qui vous êtes. Et franchement, je m'en fiche. Votre amie a des ennuis, et je ne pourrai pas l'aider tant qu'elle ne m'aura pas dit ce qui lui est arrivé. »

Il prit l'écritoire et le stylo qui était glissé sous la pince en métal, et il se mit à écrire.

« Nom de Dieu », éclatai-je, mais Laura leva la main, me coupant dans mon élan.

Le médecin releva les yeux en entendant le ton de ma voix. « Il me semble tout à fait clair, reprit-il, que nous sommes en présence d'un crime. Si vous me disiez simplement avec qui cette femme a œuvré, vous réduiriez votre part de responsabilité dans cette affaire, et nous pourrions commencer à la soigner.

— Excusez-moi », dit Laura. Sa voix était tranchante comme une lame. Ses yeux bleus luisaient de colère. « Vous parliez avec moi au départ, pas avec lui. Et j'allais vous expliquer pourquoi cela serait une erreur de faire comme si je n'étais pas là.

— Je n'ai pas le temps de vous écouter », dit le médecin, baissant à nouveau les yeux sur les feuilles qu'il consultait.

La main de la jeune femme s'agita sur la couverture, comme si elle essayait de l'atteindre de nouveau, sans y parvenir. Laura tourna le regard juste un instant vers elle et redressa un peu plus la tête.

« Je m'appelle Laura Hathaway, dit Laura, de son ton le plus aristocratique. Mon père est Earl Hathaway, un proche du maire Daley. »

C'était un mensonge, mais pas trop gros. Earl Hathaway avait noué des liens avec le clan Daley – des liens que Laura n'avait pas entretenus au cours des neuf dernières années, depuis la mort d'Earl Hathaway, des liens au contraire qu'elle avait vivement reniés. Mais le médecin n'avait pas besoin de le savoir.

« Si vous refusez de soigner cette femme, dit Laura, je veillerai personnellement à ce que le bureau du maire vous tombe dessus. Tout le monde ici perdra son boulot, et vous, monsieur, n'aurez plus jamais le droit d'exercer la médecine. Suis-je assez claire ? »

Le médecin soupira et d'un geste brusque rendit l'écri-toire à l'infirmière. Elle lui lança un regard apeuré. Une autre infirmière apparut dans l'encadrement d'une porte pour observer la scène.

Les aides-soignants commençaient à s'éloigner dans le couloir, ne souhaitant pas être impliqués dans cette affaire.

Le médecin fit face à Laura. Bien que plus petit, il avait le même air qu'elle, qui semblait dire « Ne-te-fous-pas-de-ma-gueule ».

« Mademoiselle, dit-il. L'avortement est un crime grave et la loi exige que j'enregistre une déposition avant de...

— Je connais la loi, moi aussi, l'interrompt Laura, et ce que vous exigez s'appelle une confession sur un lit de mort. Vous êtes en train de faire tout votre possible pour que ce brancard devienne effectivement son lit de mort. »

Les mains de la jeune femme saisirent la couverture. Je m'approchai et lui caressai la tête, espérant lui prodiguer un peu de réconfort.

« Je vais vous poursuivre pour homicide par négligence, docteur – Laura regarda son badge – Rothstein. »

Le visage du médecin vira au rouge, mais il conserva la même posture, bien droite. Il me regarda. « Êtes-vous le mari ?

— Je n'ai jamais vu cette femme avant ce soir », dis-je. Le médecin secoua la tête. « Dans ce cas, je ne peux pas...

— Vous avez entendu ce que je viens de vous dire, docteur Rothstein ? intervint Laura. Parce que, si vous ne vous occupez pas d'elle tout de suite, je vais pousser ce brancard dans tous les couloirs de cet hôpital et hurler jusqu'à ce que quelqu'un fasse quelque chose. »

Le médecin la regarda, bouche bée. Il ne parvenait pas à croire qu'elle avait ainsi défié son autorité. Laura empoigna les barres de métal à l'arrière et sur le côté du brancard, s'arc-bouta et essaya de faire avancer le lit.

Ses cheveux couvraient ses yeux, et l'effort lui fit monter le rouge aux joues. La jeune femme mit sa main sur

celle de Laura. J'empoignai la barre à mon tour, et me mis également à pousser.

Le médecin saisit la barre de la main, maintenant le lit sur place. « Vous allez être poursuivi pour ça, vous le savez ? Participer à une opération illégale est un crime.

— De même que l'homicide par négligence », dit Laura, essayant toujours de pousser la civière.

Je me penchai et empêchai le médecin de retenir le lit.

Il me dévisagea. Ses mâchoires se serrèrent, puis il regarda la jeune femme.

Sa peau était encore plus grise, mais sa main tenait fermement celle de Laura. Elle avait les yeux ouverts. Ils avaient l'air d'avoir été enfoncés dans son visage.

Le médecin laissa tomber ses épaules. « Amenons-la dans une salle d'examen.

— Cela ne suffit pas. » Laura continuait de tenir fermement les barreaux du lit. « Vous allez arrêter cette hémorragie. Je vais venir avec vous et je vais m'assurer que vous respectez votre foutu serment d'Hippocrate.

— Vous avez la langue drôlement bien pendue, mademoiselle, dit le médecin, et il commença à pousser le lit vers le bout du couloir, en direction des salles d'examen.

— Ma langue sera le cadet de vos soucis si cette femme meurt. » Laura ne le lâchait pas d'une semelle. Moi non plus.

L'infirmière saisit les barreaux à côté du médecin et nous nous mîmes tous les quatre à pousser le lit.

La jeune femme ferma les yeux. Elle parut sombrer en elle-même.

Le médecin me lança un regard par-dessus son épaule.

« Si vous n'avez jamais rencontré cette femme avant ce soir, vous n'avez pas le droit de vous trouver ici. »

J'allais ouvrir la bouche mais Laura intervint : « Va dans la salle d'attente, Smokey. Je te rejoins dès que je peux. »

Je lâchai les barreaux et ils continuèrent d'avancer. Laura tenait le lit comme si c'était elle qui dirigeait la manœuvre. Ils descendirent le couloir brillamment éclairé et tournèrent à droite dans un autre couloir.

Je restai seul, l'adrénaline bourdonnant en moi. Je respirais par saccades, et je commençai à sentir monter une migraine. Le monde avait basculé en un instant. Un instant, Laura et moi nous préparions à passer une douce soirée ensemble, et l'instant suivant, nous étions en train d'essayer de sauver une femme de la mort.

« Excusez-moi ? » Une voix de femme derrière moi.

Je me retournai. La jeune infirmière qui s'était placée dans l'encadrement de la porte nous avait suivis dans le couloir. Son uniforme était plus blanc que celui de l'autre infirmière, ce qui suggérait qu'elle était moins ancienne dans le service. Sa coiffe était légèrement penchée vers l'avant de sa tête. Elle portait d'impressionnants faux cils noirs qui rendaient ses yeux verts trop petits. Ses cheveux bruns encadraient librement son visage, comme si l'épingle qui les retenait avait été perdue.

Dans sa main gauche, elle tenait une écritoire. Ce n'était pas la même que celle que l'autre infirmière avait.

« Vous ne pouvez pas rester ici, dit-elle. Accompagnez-moi à l'accueil pour remplir les papiers pour votre femme.

— Ce n'est pas ma femme », dis-je, réagissant avec plus d'agacement que d'habitude à cette confusion. Peut-être était-ce parce que j'avais imaginé une soirée avec Laura, ou peut-être était-ce parce nous avions la même couleur de peau et que la manière dont nous étions vêtus ne comptait pas.

« Votre petite amie, alors », concéda l'infirmière en s'avançant vers moi. Elle glissa l'écritoire sous son bras et tendit l'autre main, comme si elle allait la poser sur mon épaule.

Je m'écartai de façon qu'elle ne puisse pas me toucher. « Ce n'est pas ma petite amie non plus. Je ne sais pas qui elle est. Laura et moi l'avons trouvée. »

La femme cligna des yeux, comme si elle ne parvenait pas à comprendre ce que je lui disais. « Vous ne la connaissez vraiment pas ? »

Je secouai la tête. « Je ne l'ai jamais vue avant ce soir. »

Au moment où je prononçai ces mots, quelque chose me revint à l'esprit, mais cela disparut si vite que je ne parvins pas à le garder dans ma mémoire. Cette femme avait un air familier – quelque chose dans ses yeux. J'avais le sentiment de les avoir déjà vus quelque part.



« Eh bien, d'accord, dit l'infirmière, n'ayant apparemment pas perçu ma distraction. Vous êtes libre de partir, dans ce cas. Si vous voulez laisser votre nom à l'accueil, nous pourrions vous contacter pour vous donner des nouvelles. »

Et cela permettra à la police de venir me poser des questions.

« J'ai promis à ma petite amie que j'allais l'attendre dans la salle d'attente, dis-je, faisant exprès de désigner Laura de cette manière.

— Mais je croyais que vous aviez dit que... Oh. » L'infirmière rougit. « Bien sûr. C'est au bout du couloir, et ensuite sur votre gauche. Je vais vous y accompagner. »

Cela m'éviterait d'aller jusqu'en salle d'examen et de provoquer de nouveaux ennuis, comme Laura venait juste de le faire. Je me demandais si c'était le médecin qui avait envoyé cette petite infirmière ou si elle avait simplement regardé toute la scène et avait réagi en conséquence, suivant ce que son devoir lui dictait.

Elle commença de remonter le couloir, et ses chaussures à semelle de caoutchouc émirent des petits couinements sur le sol en carrelage. Cette partie de l'hôpital était calme. Apparemment, Pâques n'était pas une période surchargée pour les urgences.

J'étais content que Jimmy soit resté chez les Grimshaw. Cela m'évitait d'avoir à appeler quelqu'un, à expliquer mon absence ou à trouver une personne pour le surveiller

pendant que cette nouvelle histoire me retenait ici. La dernière fois que j'avais accompagné une femme en salle des urgences, cela m'avait pris la journée.

Nous passâmes devant un couloir qui filait vers la droite. J'eus l'impression d'entendre la voix de Laura qui s'élevait pour protester. Je me dirigeai dans cette direction, mais la petite infirmière m'attrapa par le bras.

« Ils n'ont pas besoin de vous, dit-elle. Je suis sûre qu'ils vont bien s'occuper d'elle. »

Je n'en étais pas certain. Vu la façon dont tout cela avait commencé, je n'étais pas sûr que les choses se passassent bien. Mais Laura semblait avoir pris une longueur d'avance sur moi dans cette affaire, et elle avait fait montre d'une détermination que je ne lui connaissais pas auparavant.

Jamais, depuis que je l'avais rencontrée, je ne l'avais entendue jurer de la sorte, ni utiliser le nom de son père pour tenter d'obtenir ce qu'elle voulait. Mais c'est ce qu'elle avait fait ici – et sans aucune hésitation.

L'infirmière me conduisit dans une pièce large, meublée de canapés en skaï, d'une table basse en contreplaqué et de quelques fauteuils. Contrairement à l'hôpital où j'avais passé la journée au mois de décembre, la salle d'attente de celui-ci était fermée par des parois vitrées.

Je pénétrai à l'intérieur et faillis presque étouffer à cause de l'odeur du tabac. La salle était affectée d'une teinte bleutée, du genre de celle que l'on trouve dans les bars

qui n'ont jamais pris la peine de faire entrer un peu d'air frais depuis des générations.

« Auriez-vous un ventilateur ? » demandai-je à l'infirmière. Mais elle avait déjà disparu dans le couloir. J'ouvris la porte en grand et la calai avec un haut cendrier en métal argenté. Le sable qui occupait la surface du cendrier était rempli de mégots de cigarettes à moitié fumées.

La dernière personne qui avait résidé dans cette pièce devait être très nerveuse. Elle avait également laissé un exemplaire du *Chicago Tribune* du jour. Je le ramassai, même si je n'avais pas vraiment envie de le lire.

J'avais enfin le temps de réfléchir aux derniers événements. L'absence de Marvella m'inquiétait. Si cette femme avait vraiment subi un avortement ou fait une fausse couche, elle n'aurait pas dû être laissée seule.

J'avais pourtant l'impression que quelqu'un avait essayé de s'occuper d'elle. Maintenant que j'avais compris ce qui était arrivé, le désordre dans l'appartement me semblait logique. Marvella avait dû installer la jeune femme sur le canapé pour qu'elle y soit à l'aise, elle avait dû lui apporter de quoi boire et manger, et elle lui avait fourni des serviettes.

Je serrai le journal, toujours inquiet. Nous n'avions pas laissé de note, ni de message. Nous avons laissé la porte ouverte et des traînées de sang jusqu'en bas de l'escalier. Si Marvella était sortie chercher quelque chose – de la glace supplémentaire, peut-être – et qu'elle était revenue, elle avait dû prendre peur.

Je cherchai des yeux un téléphone et j'en aperçus un. Je m'avançai vers le bureau des admissions. Il était fait d'un comptoir assez long, qui remplissait une pièce meublée par des chaises officielles en bois et des tables. Une pendule ronde était accrochée au mur, derrière une énorme plante verte.

Personne ne semblait s'occuper des admissions, mais mon impression se révéla fausse lorsque je m'approchai. Une machine à taper cliquetait bruyamment, puis s'arrêta. Le comptoir avait été construit de telle sorte que l'on ne pouvait pas voir les employés lorsqu'ils se trouvaient assis. La partie extérieure était en chêne blond massif, haute d'un mètre cinquante. Il fallait se tenir juste devant pour voir ce qui se passait de l'autre côté. Je me penchai par-dessus.

La femme qui se trouvait derrière leva les yeux vers moi comme si elle ne s'attendait pas à me voir. Elle avait des cheveux gris, frisés, et un visage rond. Le bureau était aménagé de telle sorte qu'elle puisse travailler tout en restant assise. Un standard téléphonique avec six lignes était posé près d'elle, et une dizaine de dossiers de patients étaient étalés sous ses yeux. Elle écrivait quelque chose dans celui qui se trouvait sur le tas de la pile, remplissant une espèce de formulaire.

« Puis-je vous aider ? »

Sa voix était douce.

« Je me demandais s'il y avait un téléphone que je pourrais utiliser.

— Il y a une cabine à pièces au bout du couloir, près des toilettes. » Elle fit un petit signe de tête en direction du couloir de l'autre côté du comptoir.

Je la remerciai et partis dans cette direction.

Ce couloir était aussi large que les autres. Les murs étaient peints d'un vert officiel que personne n'avait essayé de décorer avec des tableaux ou des photos. Le couloir se terminait en impasse devant une rangée d'ascenseurs. Deux portes, sur un côté du mur, donnaient sur des toilettes qui à l'évidence n'étaient pas destinées aux patients. De l'autre côté se trouvaient deux cabines avec des annuaires soigneusement rangés dans des râteliers en métal sous le combiné lui-même.

Je m'avançai vers la première cabine, saisis l'annuaire et cherchai le numéro de Marvella. Je le trouvai au milieu d'une page où tous les noms étaient des Walker. Étaient mentionnés son nom complet et son adresse. Apparemment, elle n'avait pas jugé utile de cacher qu'elle était une femme en donnant seulement une initiale pour son prénom. Ce genre de truc ne trompait personne.

Je décrochai le combiné et obtins la ligne, écoutant ma pièce de dix cents tomber en tintant dans le réceptacle. Puis il y eut la tonalité. Je composai le numéro de Marvella et attendis qu'elle réponde.

Je me mis à compter les sonneries. Deux, cinq, dix. Mon estomac se noua. Il y avait quelque chose qui clochait. Peut-être que le médecin et Laura s'étaient trompés

dans leur diagnostic des blessures dont souffrait la mystérieuse jeune femme. Peut-être s'était-il produit quelque chose d'autre, quelque chose dont Marvella avait été la victime également.

Je raccrochai et restai appuyé contre la structure en métal pendant un moment, me demandant ce que je devais faire. Bien que je fusse le voisin de Marvella depuis presque un an, je ne la connaissais pas si bien que cela. Depuis qu'elle s'était montrée insultante avec Laura, je ne lui parlais plus – et je ne lui demandais plus de surveiller Jimmy lorsque j'étais obligé de m'absenter d'urgence.

En dehors des gens de l'immeuble, je n'avais aucune idée de qui étaient ses amis, ni de quelle manière elle passait ses journées, ni où elle pouvait être allée. Je n'aurais même pas su par où commencer si j'avais dû la chercher.

Si le temps était une donnée essentielle, j'avais déjà perdu une grande partie du mien.

Je remontai le couloir jusqu'à ce que j'aperçoive la pendule ronde près du bureau d'accueil. Il était minuit passé de quelques minutes.

Pas aussi tard que je l'avais craint. En tenant compte de tout ce qui s'était produit depuis le repas de charité, j'aurais cru que nous étions au milieu de la nuit. En fait, pas plus d'une heure et demie ne s'était écoulée depuis que Laura et moi étions montés dans sa voiture sur Clark Street.

Je retournai vers les cabines téléphoniques. Mes chaussures avaient laissé des petites écailles sur le

carrelage. Le sang dans lequel j'avais marché avait, semblait-il, séché, et il se détachait maintenant de mes semelles.

Je revins à la même cabine et feuilletai l'annuaire pour trouver la liste des Johnson. Le cousin de Marvella, Truman Johnson, était un policier avec lequel j'avais bossé sur une affaire très délicate au mois de décembre dernier. Il était bourru et d'un caractère difficile, et il n'aimait pas qu'on le réveille en pleine nuit, mais il était la seule personne à qui je pouvais songer.

Johnson devait, lui, connaître les amis de Marvella. Il avait les moyens de lancer une recherche.

Je trouvai son numéro et le composai. Quelqu'un décrocha au milieu de la sixième sonnerie, puis j'entendis un juron avant que le combiné ne tombe sur le sol. Un homme jura, puis la ligne reprit vie au moment où quelqu'un ramassait le combiné.

« Z'avez intérêt à ce que ça en vaille la peine. » La voix de Johnson, encore remplie de sommeil, résonna dans mon oreille.

« Truman, dis-je. Bill Grimshaw. »

Je ne lui avais jamais dit mon vrai nom et je n'allais pas le faire maintenant. Il avait vu les rapports du FBI qui me désignaient comme étant Smokey Dalton, et Jimmy comme James Bailey. Les rapports avaient atterri sur son bureau au mois d'avril. Jimmy et moi correspondions aux descriptions de ces deux personnes

mentionnées dans ces rapports. Johnson m'avait interrogé à leur sujet au mois d'août.

J'avais menti, mais je n'étais pas certain qu'il avait été convaincu ; et bien que nous ayons fait du bon boulot ensemble, je ne pensais pas pouvoir lui faire confiance pour une chose aussi importante que la vie de Jimmy.

« Tu sais quelle heure il est, Grimshaw ? demanda Johnson.

— Je le sais et je suis désolé ! Mais je ne savais pas qui d'autre appeler.

— Faudrait que tu songes à te trouver de nouveaux amis, marmonna-t-il.

— Écoute, Truman, c'est à propos de Marvella.

— Qu'est-ce qu'elle a encore fait ?

— Je ne sais pas, dis-je. Elle a disparu. »

Je lui racontai ce qui s'était passé – la femme dans l'appartement qui se trouvait maintenant ici, à l'hôpital, le fait que Marvella n'était pas chez elle ou en tout cas qu'elle ne répondait pas au téléphone. Je passai sous silence la raison de la dispute entre Laura et le médecin. Je me contentai de lui préciser que la femme que nous avions secourue saignait abondamment et que nous l'avions conduite aux urgences.

« J'appelle depuis l'hôpital, ajoutai-je. Je voulais me mettre à la recherche de Marvella, mais je me suis rendu compte que je ne savais pas par où commencer. Je ne sais même pas qui est la femme que nous avons trouvée.